

Carlo Ossola

Chaire Littératures modernes de l'Europe néolatine (1999-2020)

Minima epidemica – Virtutes epidemicae

Les événements qui conditionnent notre présent interrogent nos habitudes, les modifient, nous obligent à évaluer nos comportements quotidiens, à en mesurer la pertinence dans des semaines de confinement. Pour l'auteur que je suis des Vertus communes (Paris, les belles Lettres, 2019) il s'agit d'observer s'il est nécessaire de nous munir d'un « supplément de sens », de puiser à des sources capables de renouveler notre regard sur l'ordinaire de la vie. La série de « vertus minimales » que je propose ici (douze encore comme les précédentes) voudrait nous introduire à la richesse de l'inaperçu de nos vies.

SOMMAIRE

1. [Du bien diffusif de soi](#)
2. [La patience](#)
3. [La sympathie](#)
4. [Le dévouement](#)
5. [L'Estro](#)
6. [La responsabilité](#)
7. [La cordialité](#)
8. [L'obéissance](#)
9. [Le tact](#)
10. [La sobriété](#)
11. [L'ironie](#)
12. [La douceur](#)

1. Du bien diffusif de soi

Le mal se répand et semble parfois prévaloir. Pourtant, comme l'enseigne Jean Starobinski dans son essai *Action et réaction*, à chaque poussée, dans la société, dans une direction, il existe une réaction opposée de contreponds tendant à restaurer un équilibre momentanément menacé.

C'est ainsi qu'il faut également lire le temps présent, épidémique, certes, et empli de souffrance ; et néanmoins – puisque « tout bien est diffusif de soi » [Saint Thomas dans le *Commentaire des Sentences de Pierre Lombard*] –, il doit être reconnu et pratiqué, comme le montrent, dans le mal, toutes les manières de s'opposer à lui : le dévouement des médecins et des infirmières, l'abnégation au travail de ceux qui subviennent à nos besoins élémentaires, le renouveau de la curiosité pour l'école – grâce aux leçons et aux devoirs transmis chez soi –, y compris de la part des parents, et, qui sait, le plaisir de la lecture et du silence.

Dernier grand avantage : un « bien viral » n'est jamais nocif et s'avère plus contagieux que le mal, parce qu'il suscite souvent une saine émulation. Il n'a pas besoin de remèdes et peut s'exercer même si – et d'autant plus que – l'on est confiné. Paraphrasant la *Lettre aux Romains* et les méditations de Saint Augustin sur cette dernière, nous pouvons dire : « *Ubi abundavit malum, super abundavit gratia* » (Rom 5, 20), où a abondé le mal, là excédera la grâce. *Non praevalent*.

2. La patience

La patience est une vertu très ancienne, peut-être la plus noble : elle est la capacité de « pâtir », de prendre sur soi, d'assumer. Elle tient ensemble l'héritage chrétien (« a souffert sous Ponce Pilate », dit le *Credo*) et l'héritage classique résumé par Horace dans son ode à Leuconoé : « Tu ne quaesieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi / finem di dederint, Leuconoe, nec Babylonios / temptaris numeros. Ut melius quicquid erit pati ! » (*Carmina*, I, 11 : « Ne cherche pas, Leuconoé, c'est sacrilège, / Quelle fin les dieux nous ont donnée ; les horoscopes, / Ne les consulte pas : mieux vaut subir les choses ! »). Et de conclure : « *spem longam reseces* », réduis une trop longue espérance. Réduis-la à aujourd'hui, au peu que nous avons. L'instant, goutte d'éternité et labile vanité, comme l'écrivait Marc Aurèle : « L'Asie, l'Europe, des coins du monde ; la mer entière, une goutte d'eau dans le monde ; l'Athos, une motte de terre dans le monde ; le présent tout entier, un point dans l'éternité. Tout est petit, fuyant, évanouissant » (*Pensées pour moi-même*, VI, 36) ; et, exhortant à la patience : « la patience et une famille paternellement gouvernée ; le vrai sens du précepte *Vivre selon la nature* ; la gravité sans prétention ; [...] la tolérance à l'égard des gens du commun » (*Pensées pour moi-même*, I, 9).

En ces jours de manques et de privations, puissent nous reconforter ces modèles, ainsi que la voix biblique de tout pâtir, la « patience de Job » : « Alors Job [...] se prosterna et dit : / “C'est nu que je suis sorti du ventre de ma mère, / et c'est nu que je repartirai. / L'Éternel a donné et l'Éternel a repris. / Que le nom de l'Éternel soit béni !” / En tout cela, Job ne pêcha pas et n'attribua rien à Dieu d'inapproprié » (*Job*, I, 20-22).

Et n'oublions pas les « petits jeux pour patienter » : parce que patienter, dans les langues romanes, veut aussi dire *savoir attendre*. Un jour, l'arche du déluge se rouvrira...

3. La sympathie

La sympathie ne ressemble pas à une vertu, mais à une inclination, à une tendance impulsive à entretenir des affinités, qui doivent être plutôt discernées qu'exercées. Elle appartient en réalité au vaste champ dans lequel s'inscrit également la « patience », cette pléiade d'attitudes qui dérive du *patior* latin, à la fois un pâtir et un compatir, qui distingue la *compassion* et la *sympathie*. La compassion s'exerce en souffrant avec son prochain ; la sympathie accentue les surprenantes complicités du ressentir. C'est un entrelacement d'états d'âme dont se méfie Pierre-Joseph Proudhon, qui observe que, souvent, nous exerçons le peu de bien que nous faisons plus par condescendance que par sens de la justice : « exercer un acte de bienfaisance envers le prochain se dit en hébreu *faire justice* ; en grec *faire compassion* ou *miséricorde* (ἐλεέω, ἔλεημοσύνη, d'où le français *aumône*) ; en latin *faire amour* ou *charité* ; en français *faire l'aumône*. La dégradation du principe est sensible à travers ces diverses expressions : la première désigne le devoir, la seconde seulement la sympathie ; la troisième l'affection, vertu de conseil, non d'obligation ; la quatrième le bon plaisir » (*Qu'est-ce que la propriété ?*, 1840).

La sympathie n'est peut-être pas un acte de justice, mais elle est toujours un geste d'attendrissement, une halte pour reconnaître dans son prochain ce qui nous est commun au-delà des nombreuses différences de chaque individu : « La première forme de moralité chez l'enfant est donc la sympathie », *pouvait-on lire en 1895 dans le « Nuovo Educatore. Rivista settimanale dell'Istruzione Primaria »*, puisque celui-ci « éprouve les toutes premières impulsions de la sympathie pour les choses, les animaux, les personnes qui sont à la portée de ses sens ».

En ces jours de confinement, de présences forcées, on retrouve l'« espace court » qui est celui des enfants dans leurs premières expériences domestiques : la sympathie devient, sinon une vertu élevée, du moins une forme sereine de connaissance du monde, de l'autre qui se trouve à côté de moi.

4. Le dévouement

Je me rappelle avoir suivi en 1967 un cours, inoubliable, de Luigi Pareyson sur Dostoïevski, publié posthume chez Einaudi (1993). Dans celui-ci, émergeaient – en même temps que les grandes interrogations métaphysiques de l'écrivain – des figures féminines d'une grande intériorité et d'une profonde retenue : « constituent des figures du bien une quantité de personnages féminins, dont les contours s'estompent au point de former une unique image, et dans lesquels s'incarnent quelques vertus typiquement féminines, à savoir la douceur, le dévouement, le silence, la paix de l'âme » ; dans la douce certitude que « les forces du mal ne sont vaincues que par la force de l'amour, dans les différentes formes de la compassion, de l'indulgence, du dévouement, du sacrifice et, surtout, dans la forme suprême de la confiance dans le principe du bien ». Elles m'ont accompagné au cours des ans, bienveillantes, attendrissantes, protectrices, icônes de la grande tradition russe. Au-dessus de toutes, la douce, fidèle, lumineuse Agafia Matveevna de *Oblomov* de Gontcharov (1859). Celle-ci n'a d'égal que le dévouement sans retour, moqué et rédempteur, de Félicité dans les *Trois contes* de Flaubert (1877), ainsi que l'attente infinie des *Retrouvailles inespérées* de Johann Peter Hebel, récemment prolongée, dans une dernière incarnation, par Véra, *La femme qui attendait* d'Andreï Makine (2004).

Je pense à elles alors que ces journées nous offrent d'autres dévouements, de chair souffrante : de sœurs, d'infirmières, d'aides-soignantes qui meurent par dizaines, dans les maisons de retraite,

avec ceux qu'elles assistent, infirmes, ayant souvent perdu jusqu'à leur lucidité, sans défense, dans toute l'inutilité – pour ce monde avide de conquêtes – de leur dérégulation. Elles meurent, aspirées par le frêle rien sur lequel elles ont veillé. Elles meurent dans la gloire du dévouement, du se vouer, du se lier pour toujours à la finalité ultime de l'homme : la *dignité* de tout être vivant. Elles n'auront pas droit à des monuments funèbres, ni à des cérémonies solennelles, ni à des rues à leurs noms, mais elles sont l'*hosanna* invisible chanté dans notre misère : un *hosanna* qui s'élève plus haut que l'oubli, « en alleluant, de leur voix retrouvée » (*Purgatoire*, XXX, 15), dans un éternel *Hymne des Chérubins* qui s'élève, avec Piotr Illitch Tchaïkovski, du profond orient de la Terre promise.

5. L'Estro

L'*estro* n'a pas cette application constante que demande la vertu (au sens strict du terme). Il est plutôt la soudaineté d'une inspiration, comme l'indique le dictionnaire italien : « *estro* s. m. [du lat. *oestrus*, transcription litt. du gr. οἶστρος ; le mot lat. correspondant était *asilus*, d'où l'ital. *assillo* (v.)]. – 1.a. Dans la Grèce antique, nom du *taon*. [...] 2. Chez les Grecs, le mot était utilisé pour indiquer l'action de la divinité qui stimulait le mortel pendant l'enthousiasme prophétique ou poétique ». Il déborde parfois dans la *fantaisie*, dans le *caprice*, dans le fastidieux surgissement – *taon* de la pensée – d'une *lubie* insistante.

On doit cependant, sous ces apparences, retrouver son sens ancien d'une urgence de la divinité, qui incite au geste, au sourire, à l'éclair créatif fendant la monotonie de journées comme celles-ci. Le temps, qui sait – comme le veut le *Galatée* de Monseigneur Della Casa – « amollir » les mots et les choses [« Ces paroles et plusieurs autres de maîtrise et de servitude ont perdu la plus grande partie de leur amertume ; et, comme les herbes s'attendrissent dans l'eau, ainsi ces façons de parler se sont amollies dans la bouche des hommes et ont perdu leur plus rude signification. On ne les doit donc plus tant craindre » – chap. XVI], a conféré à l'*estro* une nouvelle et vertueuse dignité, qui fleurit dans l'*Estro armonico* d'Antonio Vivaldi (1711) dont l'oxymore exquis rendit célèbre l'auteur dans l'Europe tout entière.

L'*estro* éclot en une « touche concertante », dans une note à atténuer, peut-être avec la pédale de la sourdine ; mais elle a vibré et sa lueur, quoique légère, a cependant distrait et enchanté, en ce temps suspendu...

L'*estro* est le don du naturel vif, qui libère de la fatigue de « composer » des comportements et des actes ; c'est pourquoi il a la mesure légère du sourire. Leopardi le remarque, qui critique l'*estro* construit par les formes grandiloquentes : « L'*estro* du poète dramatique est feint, parce qu'il doit feindre : qui se sent poussé à composer de la poésie se sent uniquement poussé par le besoin d'exprimer des sentiments qu'il éprouve véritablement » (*Zibaldone*, 4357). Tel est l'*estro* sincère de l'authentique.

6. La responsabilité

Nous sommes dans une société qui se prive de la responsabilité. Dans le sens littéral de son étymon latin, la responsabilité est la capacité de répondre et, donc, d'assumer l'initiative d'un dialogue, d'un contact, d'une réponse à une demande. La première responsabilité est par conséquent l'écoute vigilante, afin de savoir – à chaque instant – ce qui nous est demandé. Nous vivons ainsi dans une société qui se prive de la capacité de répondre, puisque nous ne savons pas

écouter ; nous renonçons à l'autre, nous nous privons de la véritable « responsabilité » du partage. Une société incapable de répondre, parce qu'incapable d'entendre, est irresponsable. Quand nous disons aujourd'hui, d'une manière de plus en plus appuyée et décidée : « Je prends mes responsabilités » l'affirmation laisse entendre : « Je prends mon pouvoir », « je décide », alors que dans son sens le plus profond, « je prends mes responsabilités » est l'équivalent de « j'assume mon devoir d'une écoute plus large, j'étudie les possibilités d'aller à la rencontre d'un plus grand nombre de gens ». Il s'agit là d'une responsabilité qui oblige, jusqu'au sacrifice : « Il n'eut pas besoin de cet écran contre le ridicule, que les autres cherchent dans une responsabilité répartie : il possédait une foi qui renonçait aux confirmations » (Dag Hammarskjöld, *Jalons*).

Les traditions chrétiennes fêtent – dans la période de Pâques – la plénitude de la responsabilité, de celui qui voulut « répondre de » tous, des péchés du monde et de la faiblesse humaine, « en prenant sur soi » le poids de toute faute : « qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum » [« Il porta nos péchés dans son corps sur la Croix », *I Petr.*, 2, 24] ; « *semel oblatus ad multorum exaurienda peccata* » [« ayant été offert une seule fois pour porter les péchés de plusieurs », *Hébr.*, 9, 28].

Et même ceux qui ne croient pas ont aujourd'hui la responsabilité de tous et de chaque créature, puisque « homo sum, humani nihil a me alienum puto » : « Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger » (Térence, *Heautontimorumenos*, v. 77).

7. La cordialité

« J'en viens maintenant à quelques considérations sur la *cordialité*. À vrai dire, si l'on compare les situations *compliquées* aux situations *simples* des populations [...], il semble que la cordialité aille naturellement en *diminuant* à mesure que les hommes sont davantage *condensés* et *rapprochés*. [...] Ainsi, dans ces situations, se manifestent naturellement l'hospitalité, la compassion et une cordialité personnelle, c'est-à-dire individuelle, qu'il n'est pas aussi facile de rencontrer dans les villes très peuplées. Dans celles-ci, doit suppléer la cordialité publique, au défaut de la cordialité individuelle » (Gian Domenico Romagnosi, *Genèse du droit pénal*, 1791, partie V, chap. IV).

La ville contraint, « condense », et le confinement nous oppresse. L'exercice de la cordialité, qui est « expansif », se trouve mis à rude épreuve, comme le rappelait déjà François de Sales dans son « Entretien » *Sur le sujet de la cordialité* : il y conseillait d'accompagner les élans du cœur de deux vertus qui coopèrent, à savoir l'affabilité et la conversation sereine. Cette bienveillante cohabitation est appelée à franchir les murs de la maison et à tendre vers une « cordialité publique », qui est – pour François de Sales – « une confiance tout enfantine » qui s'abandonne à l'autre pour partager et en jouir. Ce n'est pas là seulement un trait caractéristique d'un « spirituel » éloigné des contingences mondaines : un siècle plus tard, un des pères des Lumières, D'Alembert, sera décrit par Paolo Frisi comme animé d'une « ardente et active cordialité » (*Éloge de monsieur D'Alembert*, 1786). Bienveillante et sereine, prévenante et paisible, la cordialité adoucit l'âpreté et est la demeure de la simplicité, comme nous le rappelle Carlo Goldoni : « Allons donc, mon amie, permettez-moi que je me comporte avec vous conformément à ma manière de vivre, c'est-à-dire de façon franche et directe, sans affectation. Ma maison est la vôtre. Comportons-nous l'une envers l'autre avec amitié, avec cordialité, car je suis absolument opposée aux cérémonies » (*La Dame prudente*, 1751 ; Acte I, scène X).

Peut-être la définition la plus actuelle se trouve dans le ton qui conclut, une fois la peste passée, les *Fiancés* d'Alessandro Manzoni, quand les protagonistes se retrouvent au village, autour du nouveau seigneur, « avec une franche cordialité et en même temps une délicate réserve » (chap. XXXVIII). Une cordialité si spontanée qu'elle contamine même l'éternel fidèle de la peur : « — Ah ! — se disait ensuite à lui-même don Abbondio, en retournant au presbytère — si la peste arrangeait toujours et en tous lieux les choses de cette manière, on serait vraiment coupable d'en dire du mal : on souhaiterait même qu'il en arrivât une à chaque génération, et lors même que l'on devrait lui payer son tribut. Quant à guérir... — ». *Ma guarire, ve'... !* : il est préférable – même aujourd'hui – ne pas risquer la preuve.

Ce n'est toutefois pas la cordialité de l'« après » qui compte, mais le cœur ouvert dans l'épreuve – comme ne manque pas de le rappeler frère Cristoforo : « Et il se disposait [le gentilhomme] à le servir avant tout autre ; mais le religieux reculant avec *une certaine résistance cordiale* : “Ces choses-là,” dit-il, “ne sont plus faites pour moi, mais il ne sera point que je refuse vos dons. Je vais me mettre en voyage : daignez me faire apporter du pain, pour que je puisse dire que j'ai joui de votre charité, que j'ai mangé de votre pain et reçu un gage de votre pardon” » (*Les Fiancés*, chap. IV). Le « pain du pardon ».

8. L'obéissance

Je suis l'enfant d'une génération qui crut avec don Lorenzo Milani que *L'obéissance n'est plus une vertu* (L.E.F., 1967). Un groupe d'aumôniers militaires toscans avait, en 1965, qualifié d'« insulte » à la Patrie l'« objection de conscience ». Don Milani réagit avec ce pamphlet et fut traduit devant la justice, quoiqu'existât la loi du 8 novembre 1966, n° 1033, « relative à l'ajournement et à la dispense du service militaire pour les citoyens qui font un service volontaire civil dans des pays en voie de développement » (loi Pedini). Avec le temps, le service civil ne fut plus une exception et, à partir du 1^{er} janvier 2005, on mit fin, en Italie, au caractère obligatoire du service militaire.

L'obéissance n'est cependant pas l'effet d'un ordre, mais un consentement avisé. Obéir n'est pas servir, comme l'observe Étienne de la Boétie : « cela est hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donné et avec les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obéissants aux parents, sujets à la raison, et serfs de personne » (*Discours de la servitude volontaire*). Montaigne, qui était son ami, pousse le raisonnement jusqu'à ses ultimes conséquences : « La religion Chrestienne a toutes les marques d'extreme justice et utilité ; mais nulle plus apparente, que l'exacte recommandation de l'obéissance du Magistrat, et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour établir le salut du genre humain et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique ; et a soubmis son progrez, et la conduite d'un si haut affect et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances : y laissant courir le sang innocent » (*Essais*, I, 23 : *De la Coustume et de ne Changer Aisément une Loy Receue*).

On n'est pas obéissant, on le devient (« oboediens factus », comme le dit l'épître aux Philippiens, II, 8), non seulement par discipline et humilité, comme le suggèrent les lois monastiques, mais aussi par le fait de ne devoir consentir qu'à des principes devenus sa propre vertu, sur laquelle a admirablement médité, du plus profond de sa prison, le comte de Monte-Cristo : « Si dehors il y a le passé, peut-être que le futur se concentre dans le point le plus intérieur de l'île d'If, c'est-à-dire que l'issue est une voie vers le dedans » (Italo Calvino, *Le Comte de Monte-Cristo*, 6). Vivre-

ensemble (même dans l'espace réduit d'un appartement) en ne cherchant plus l'« événement », qui vient du dehors : « Fantasmer le Vivre-Ensemble comme quotidienneté : refuser, rejeter, vomir l'événement [...]. Prescriptions de Pacôme : aucune intrusion des nouvelles dans la communauté » (Roland Barthes, *Comment vivre ensemble*), sinon l'être ici, à l'écoute.

9. Le tact

C'est une vertu imperceptible, faite de retenue, de pudeur, d'attention aux personnes, aux occasions, aux espaces. Elle ne requiert pas le « toucher » des sens mais celui de l'esprit, que les soucis rendent plus aigu et plus sensible : « Puisque Edmea devra elle aussi faire son chemin toute seule, il faut penser à la fortifier moralement [...]. Je pense que vous devez lui expliquer, avec beaucoup de tact naturellement, pourquoi Nannaro ne peut guère s'occuper d'elle et semble la négliger. Vous devez lui expliquer pourquoi son père ne peut pas aujourd'hui revenir de l'étranger. [...] Et vous devez lui dire sans aucun subterfuge que je suis en prison, de la même façon que son père est à l'étranger » (Antonio Gramsci, « Lettre à sa mère », depuis la prison San Vittore, Milan, du 26 février 1927 ; Edmea est sa nièce, fille de son frère aîné Gennaro [Nannaro]).

Une autre prison, plus tard, suggérera des accents analogues : « Ceux qui se laissent apercevoir en train de manger des choses "organisées" se voient jugés très sévèrement ; c'est là un grave manque de pudeur et de tact » – bien différente est la générosité simple de Lorenzo, qui subvient aux besoins de l'auteur avec « ses restes de soupe chaque jour pendant six mois [...] », parce qu'« il ne pensait pas que l'on devait faire le bien en vue d'obtenir une compensation » (Primo Levi, *Si c'est un homme*, « Les Événements de l'été »).

Le tact est la *prévenance* empressée d'un cœur attentif à chaque vibration, une délicatesse inapparente et pourtant « touchante ». Saint Jean de la Croix le place au centre de la « fabrique intérieure du discours imaginaire » (*Montée du Carmel*). Il est l'impalpable « silbo de los aires amorosos » (*Cántico espiritual*) : « et comme la touche du souffle se goûte dans le sens du toucher et le sifflement du même souffle avec l'ouïe, de même la touche des vertus de l'Aimé se sent et se goûte avec le toucher de l'âme » (*Exercice d'amour entre l'âme et son époux le Christ*, dans *Œuvres spirituelles*, Venise, Barezzi, 1643), dans la « solitude sonore » de l'écoute.

10. La sobriété

Il ne suffit pas à Noé de sauver le genre humain du déluge. Sur la terre nouvelle, planteur de vignes, il fut pris d'ivresse : « Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet. Cham fut le père de Canaan. Ces trois-là sont les fils de Noé. C'est à partir d'eux qu'on se dispersa sur toute la terre. Noé devint cultivateur et il planta une vigne. Il but du vin, s'enivra et s'exposa nu à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et le raconta au dehors à ses deux frères. Alors Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules, marchèrent à reculons et recouvrirent la nudité de leur père ; comme ils détournaient le visage, ils ne virent pas la nudité de leur père » (*Genèse*, IX, 18-23).

Pudeur et respect chez Sem et Japhet, discrétion qui couvre une faiblesse ; sobriété de gestes qui remédie à un excès d'ivresse. Ils seront bénis par leur père, une fois revenu à lui ; et maudite sera la descendance de Cham, « esclave des esclaves ». Les Pères de l'Église virent dans cette sobriété le mérite de la retenue, en même temps, toutefois, que les limites des convenances humaines. Saint Ambroise – en pensant au mystère eucharistique – résuma dans une paradoxale antithèse la

vitalité de la « sobria ebrietas » : « Que le Christ soit notre nourriture, /La foi notre breuvage/Que la sobre ivresse de l'Esprit/Soit la joie de ce jour » (*Hymnes, À l'aurore*).

Les vertus, au fond, ne sont pas un rempart irréfragable contre le vice. Elles en sont plutôt la purification de l'intérieur de la matière même du mal : « *Inebriamini non vino, in quo est luxuria, sed implemini Spiritu sancto* » (*Eph.*, V, 18 : « Ne vous enivrez pas de vin : c'est de la débauche. Soyez, au contraire, remplis de l'Esprit Saint »). C'est la « sobriété modeste » consistant à se « contenter du *quia* » (*Purg.*, III, 37), selon la norme de Saint Paul : « non plus sapere quam oportet sapere sed sapere ad sobrietatem » (*Rom.*, XII, 3). La sagesse de la sobriété, qui connaît la mesure de la limite.

11. L'ironie

Ceux qui ont vu *Le Festin de Babette* (le film de Gabriel Axel, 1987, tiré de la nouvelle, de ce nom, de Karen Blixen) ou *Chocolat* (2000, avec la charmante Juliette Binoche) se rappelleront le pesant « comme il faut » d'une vertu trop austère qui corsète la vie d'une communauté. Au contraire, figure enjouée, l'ironie mesure – mais avec un détachement doux et sans jamais « égratigner » – la disproportion entre un geste ou un mot et son modèle, selon la maxime formulée par Diderot dans le *Neveu de Rameau* : « Il vaut mieux écrire de grandes choses que d'en exécuter de petites ». C'est la forme d'un dire qui, connaissant l'idéal, sait ramener à ce dernier, en souriant, notre action malheureuse, l'échec de l'imperfection, l'amertume de l'insuccès : *quantum mutatus ab illo... !*, dit en effet Enée (*Aen.* II, 274), devant la vision en songe d'Hector défait et couvert de sang.

Il y a toujours, dans l'ironie, un léger voile d'adoucissement et une pointe de compassion, comme dans la leçon de style impartie dans le *Bourgeois gentilhomme* de Molière à Monsieur Jourdain. Alors que ce dernier voudrait écrire un billet digne de sa flamme amoureuse, le « Maître de Philosophie » le trompe par d'agréables variantes d'une égale inanité : « Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour » ; ou encore, de manière tout aussi futile : « Ou bien : "D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux." Ou bien : "Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir." Ou bien : "Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font." Ou bien : "Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour" » (acte II, scène IV). Il en va ainsi, dans les *Fiancés* de Manzoni, de la rencontre pleine de condescendance entre le Père Provincial et le comte : « Deux puissances, deux têtes blanches, deux expériences consommées se trouvaient en présence » (chap. XIX), la joute du pouvoir finissant et déclinant dans le grave poids des ans : « et c'est à nous, qui avons nos années... que trop, n'est-ce pas, très-révérend père ?... [...] Le visage, le geste, la voix du comte, en disant, ce *que trop*, tout chez lui fut naturel ; là plus de politique ; c'était bien véritablement qu'il regrettait d'avoir ses années ».

L'ironie la meilleure est l'ironie socratique, qui pique pour éveiller la conscience et non pour être urticante, comme l'observera admirablement – à propos justement de Socrate – Leopardi : « il se mit par loisir à raisonner subtilement sur les actions, sur les coutumes et sur les qualités de ses concitoyens ; il y mêla habituellement une certaine ironie, comme il devait arriver naturellement à quelqu'un qui se trouvait empêché d'avoir part, pour ainsi dire, à la vie. Mais la mansuétude et la magnanimité de sa nature, jointes à la célébrité que lui valurent ces raisonnements et qui dut consoler en partie son amour-propre, firent que cette ironie ne fut ni dédaigneuse, ni acerbe, mais reposée et douce » (*Œuvres morales, Paroles mémorables de Filippo Ottonieri*, chap. I). Une sereine libération par le sourire.

12. La douceur

« Reposée et douce » (Leopardi), comme doit l'être une *pastiera* ou une *gelatina de' cotogni* (Antonio de Sgobbis, *Theatro farmaceutico*, 1667) ; décantée de toute impulsion, émotion, fougue, la douceur s'étend comme une aube de promesse, comme une aurore transparente de bonheur : « Douce couleur de saphir oriental » (*Purg.*, I, 13).

Vertu qui affleure d'une mémoire de batailles remportées et d'un abandon apaisé à « l'amour et la merveille et le doux regard » (*Par.*, XI, 77), elle est en un certain sens un accomplissement assouvi. Elle surgit d'une sérénité qui s'éclaire, heureuse de désirer ce qu'elle a déjà obtenu, et qui comble éternellement et donne des ailes : « mais pour que l'amour sacré en qui je veille/en vision perpétuelle, et qui m'assoiffe/d'un *doux désir*, s'accomplisse au mieux, // que ta voix sûre, hardie et joyeuse/sonne ta volonté, sonne ton désir, /pour qui ma réponse est déjà prête !". // Je me tournai vers Béatrice, et elle comprit/avant que j'eusse parlé, et me sourire d'un signe/qui fit pousser des ailes à mon vouloir » (*Par.*, XV, 64-72). Jamais l'amour ne fut mieux traduit que par ce « sourire » qui assoiffe et puise à la fontaine de tout bonheur, au « doux breuvage qui jamais ne m'aurait rassasié » (*Purg.*, XXXIII, 138).

On a souvent observé que la *Divine Comédie* est le *Teatro dei Novissimi*, de l'irrévocable qui émane de l'éternel Jugement. Elle est également, plus en profondeur, la mémoire de ce qui reste de cette vision ultime chez le pèlerin : douceur de plénitude, « allégresse qui transcende toute douceur » (*Par.*, XXX, 42). Fruit de l'harmonie, elle nous ramène à la condition première, rêvée, regrettée, promise à nouveau, de l'humanité dans le jardin d'Eden : « Et une douce mélodie parcourait/l'air lumineux » (*Purg.*, XXIX, 22-23). Puis elle se dénoue en un « chant très doux » (*Par.*, XXVI, 67), qui vibre lentement, écho de l'éternité : « je vis ainsi la roue glorieuse/se mouvoir et accorder ses voix/dans une douceur qu'on ne peut connaître // sinon là où la joie joue pour toujours » (*Par.*, X, 145-148), dans la « dernière douceur qui la comble » (*Par.*, XX, 75).

Nous ne pouvons pas faire grand-chose, pendant ces journées monotones de notre impuissance, ni pendant celles à venir ; nous ne pouvons pas beaucoup donner, étant mis à l'épreuve de l'incertitude de l'avenir qui nous attend ; nous pouvons encore moins exiger de ceux qui nous sont proches et qui supportent notre présence. Mais rien ne peut enlever le réconfort de commencer la journée en puisant dans le doux son des heures de Dante, dans ses notes déliées et réunies dans le *tin tin* qui rythme le silence, et en fait la mesure et la paix de notre quotidien : « Puis, comme une horloge qui nous appelle, / à l'heure où se lève l'épouse de Dieu / pour faire matine à son époux afin qu'il l'aime, // [...] / sonnante et tintant en notes si douces / que l'esprit préparé se gonfle d'amour » (*Par.*, X, 139-144). Le doux *tin tin* du vivre en famille.